

Sois sage, ô ma violence

NB : Pour ce corrigé, nous avons fait le choix de nous mettre dans la peau d'un candidat qui ne connaissait pas le poème « Recueillement » et donc ne pas nous référer aux vers baudelairiens, pour vous montrer qu'il était tout à fait possible de produire une bonne dissertation sur ce sujet sans la moindre connaissance des vers dont il est inspiré.

Il est étonnant de s'adresser à la violence par un impératif lui enjoignant d'être « sage » : cela suppose qu'elle nous soit déjà familière, que l'on puisse se permettre, effectivement, de lui donner un ordre. Ainsi, cette violence est « ma violence » : une violence que je me suis appropriée, c'est-à-dire une contrainte que je connais, que je sais expliquer, voire que j'exerce moi-même. « Sois sage, ô ma violence » est alors l'expression de celui qui s'adresse à une amie, « sa » violence, parce qu'il la fréquente, et peut donc se permettre de l'appeler à se tenir plus tranquille, comme l'on demanderait à un enfant de se calmer.

Pourtant, cette expression singulière porte également la marque de la déférence : le vocatif « ô » traduit ainsi non pas la familiarité du « ma », mais surtout une forme de respect envers cette violence. Or, pourquoi porterions-nous du respect pour ce qui par définition, nous contraint et nous limite, et surtout, comment pourrions-nous exiger d'une entité à laquelle l'on est asservi qu'elle nous obéisse ? Notre sujet porte donc une contradiction : il s'agirait d'une violence que l'on a domptée en nous l'appropriant par la connaissance, une violence dont on a conscience, mais cette violence nous dompte également.

Mais l'on peut justement avancer que la violence est d'autant plus domptable, voire domptée, qu'elle nous est familière : en effet, s'il s'agit de rendre la violence « sage », c'est-à-dire non pas seulement apaisée, mais aussi peut-être raisonnable, alors peut-être faut-il justement pouvoir l'appréhender par la raison, c'est-à-dire en connaître les causes, et donc en faire un objet de connaissance. Pourtant, une violence familière et connue est peut-être plus à même de nous emporter avec elle, tant elle devient « nôtre » (« ma ») : l'habitude peut alors se substituer à la simple accointance, et alors « ma » violence est inconsciente, car trop connue, et sa « sagesse » apparente dissimule un exercice continu de la contrainte que l'on ne peut plus percevoir, et auquel on ne peut donc plus demander de s'assagir.

Somme toute, faut-il s'approprier la violence pour la dompter ? Nous nous demanderons d'abord pourquoi l'on devrait chercher à ce que « notre » violence soit « sage », et comment un tel impératif peut être prononcé, alors même que la violence, par définition, est une contrainte. Nous